

comme si ce n'était rien. J'ai essayé de les lui gagner à cet en-fant, je n'ai pas réussi ; je vais les payer de ma poche. Croyez-vous qu'on flaque ainsi près d'un demi-million par la fenêtre sans hésiter un peu ?

—Quand il s'agit de l'honneur d'un des siens !
Il ne porte pas mon nom ; et ce que je vais en faire n'est que pour vous être agréable. Je dois vous dire aussi que rien n'annonçait cette catastrophe juste pour ce matin.

Voilà plus de quinze jours que Sosthènes s'imaginait, à chaque instant, qu'on allait vérifier sa caisse ; ça pouvait très bien durer encore quelques semaines. Je lui gagnais ces quatre cent mille francs dans une excellente affaire, je les lui rendais, il ne me devait qu'un petit merci, car je l'aurais sauvé alors sans qu'il m'en coûtât rien. Enfin, la chose a éclaté. Je paie. Que voulez-vous de plus ?

Allez donc me le chercher et le grouder d'avoir douté du dévouement et de la parole de son oncle. Allez, ma chère amie. — Ah ! que je vous remercie ! Elle lui aurait baïlé les mains. Et elle s'en fut, le cœur gonflé de reconnaissance, oubliant la lettre de son neveu, que le comte Valadin alla aussitôt enfermer dans son coffre-fort, en prononçant entre ses dents :

—Ces petits papiers sont toujours excellents à garder. Et si jamais ce jeune Sosthène voulait faire le malin !

En ce moment, son valet de chambre lui remit une carte. C'était la carte de M. Fournier, fondé de pouvoirs de M. Royère, agent de change dans la caisse duquel manquaient les huit cent mille francs prélevés par Sosthènes Letourneux.

—Faut-il introduire, monsieur le comte ? Ce monsieur m'a dit qu'il venait pour une affaire très pressante. — Ah ! il est pressé ?... dit fort tranquillement Valadin. Raison de plus pour qu'il attende.

Et le comte regretta vraiment qu'il n'eût pas d'autre visiteur dans son antichambre pour le recevoir avant M. Fournier.

Et ce ne fut guère qu'un bout d'un quart d'heure qu'il daigna donner l'ordre d'introduire le fondé de pouvoirs. Celui-ci, assez agacé, commença par jeter d'une voix arrogante :

—Vous ignorez sans doute, monsieur Valadin, que M. Fournier, fondé de pouvoirs de M. Royère, agent de change dans la caisse duquel manquaient les huit cent mille francs, est venu vous voir à l'heure, et le fondé de pouvoirs gémissait :

—Que va dire mon patron ? Et le comte répondit :

—Je me demande comment j'en arrive à céder si facilement ! — Par exemple, monsieur, ce remboursement de quatre cent mille francs sera immédiat ?

—Je n'aime pas les affaires qui entraînent à sacrifier pour sau-
ver son neveu, M. Fournier dimi-
nuant peu à peu les exigences de
ses patrons.

Et ils en arrivèrent ainsi au bas, au campagnard partage de la paire en deux, au remboursement de quatre cent mille francs au lieu de huit cent mille francs.

—Et le fondé de pouvoirs gémissait :

—Que va dire mon patron ? Et le comte répondit :

—Je me demande comment j'en arrive à céder si facilement ! — Par exemple, monsieur, ce remboursement de quatre cent mille francs sera immédiat ?

—Je n'aime pas les affaires qui entraînent à sacrifier pour sau-
ver son neveu, M. Fournier dimi-
nuant peu à peu les exigences de
ses patrons.

Et ils en arrivèrent ainsi au bas, au campagnard partage de la paire en deux, au remboursement de quatre cent mille francs au lieu de huit cent mille francs.

—Et le fondé de pouvoirs gémissait :

—Que va dire mon patron ? Et le comte répondit :

—Je me demande comment j'en arrive à céder si facilement ! — Par exemple, monsieur, ce remboursement de quatre cent mille francs sera immédiat ?

—Je n'aime pas les affaires qui entraînent à sacrifier pour sau-
ver son neveu, M. Fournier dimi-
nuant peu à peu les exigences de
ses patrons.

Et ils en arrivèrent ainsi au bas, au campagnard partage de la paire en deux, au remboursement de quatre cent mille francs au lieu de huit cent mille francs.

—Ah ! mon oncle s'écria Sosthènes en se précipitant à genoux, je vous en prie, rendez-moi la somme, dans la lettre que j'ai écrite ce matin à ma tante, dans une heure d'angoisse. Je veux la brûler devant vous !

—Je l'ai déjà jetée au feu ! affirma le comte.
Un éclair de colère jaillit des yeux de Sosthènes. Et, dans son âme, il pleura amèrement son imprudence ; car, malgré l'affirmation de son oncle, il était bien certain que cette lettre était allée se joindre dans le coffre-fort, aux dossiers que le comte accumulait patiemment contre tous ceux dont il voulait se servir.

—Je lui appartiens maintenant ! se disait-il. Il ne m'a sauvé que pour que je sois sa créature. Quelles intentions a-t-il sur moi ? Il n'avait jamais encore si nettement senti la puissance de cet homme, qui vivait isolé au milieu de sa famille, de ses amis, de ses compagnons d'industrie et de finance, ne disant jamais à personne ses désirs, ses projets, mais s'enrichissant, grandissant toujours, s'acheminant toujours vers cette royauté d'argent, maîtresse de tout aujourd'hui.

Et que lui importait, en somme, s'il faisait partie de cette royauté, s'il était un morceau de cette machine à vapeur, qu'il s'était imaginé conquérir dans la finance et qui lui avait échappé par son imprudence, son besoin de jouir trop vite !

—A moi d'être sage, maintenant, de savoir profiter ! Et surtout plus de colère, de menaces contre lui, puisqu'il arrive si bien à tout ce qu'il veut !

Ces deux lettres l'émerveillaient, ce rachat officiel de sa faute, ou plutôt ce coup d'éponge. Jamais, même au prix de la totalité des huit cent mille francs, il n'eût osé demander cette constatation de son honnêteté, de sa délicatesse. S'il avait su que son oncle ne les avait payés que quatre cent mille francs, les quatre cent mille francs apportés par Sosthènes, c'est-à-dire qu'il n'en avait même pas obtenu un centime au comte Valadin, de se donner ce vernis de générosité, de grandeur, de dévouement !

—Qu'attendez-vous de moi, maintenant, mon oncle ? demandait-il en se relevant.

—J'ai besoin d'un secrétaire plus intime que ces jeunes gens à qui je dicte des lettres. J'ai besoin d'un autre moi-même, qui me remplace lorsque je ne veux pas me montrer.

—Qui accomplisse les besognes qui vous répugnent ? insinua mielleusement Sosthènes.

Le comte eut un petit frémissement et détourna les yeux.

—J'ai besoin, continua-t-il, que tous les matins, tu viennes ici prendre mes instructions pour certaines démarches, certaines négociations.

—Oui, il vous faut un homme de paille, prouba l'incorrigible Sosthènes.

—Débarraas-toi donc de cette manie de faire de l'esprit. Cette blague parisienne est une gêne dans les négociations sérieuses. Hein ? Qu'y a-t-il ?

Ces derniers mots s'adressaient à la contesse qui venait de pénétrer dans le cabinet, tenant une lettre à la main.

—Mon ami, la marquise m'écrit, en toute hâte, que son mari a en très pressant besoin de vous voir ; il vous prie de lui consacrer votre après-midi.

—Ah ! ah ! fit Valadin après un instant de réflexion.

—Et contant un étrange regard vers son neveu :

—Il doit avoir besoin de moi, en effet, s'il y a quelque vérité dans les rancœurs des journaux. Ce juge d'instruction se blouse absolument.

—Surtout en ce qui regarde ce cocher, affirma Sosthènes. Je le connais, ce Bouffant. Et justement il m'a ramené chez moi le soir de l'attentat. Il était réellement gris.

—Tandis qu'on l'accuse d'avoir simulé l'ivresse ; mais tu as déjà écrit cela à M. de Beaulieu ?

—Je suis même allé le lui confirmer dans son cabinet et lui répéter que ce brave homme de cocher n'avait pas le moins du monde l'air d'un individu qui va commettre un mauvais coup.

—Surtout quand la justice tient quelque chose !

—Les deux hommes se regardèrent en dessous ; puis Valadin dit à sa femme :

—Rendez, ma chère amie, que j'éprouve quelques affaires, que je dépense un galop et que je serai de très bonne heure aux Champs-Élysées.

Mlle Jacqueline d'Auseraie descendait, toute triste, l'escalier de l'hôtel, lorsque le comte Valadin ouvrit la porte du vestibule. Il causait avec le prince de Zéran, qu'il venait de rencontrer à la grille.

—Alors il vous a fait appeler, vous aussi ? demanda le prince.

—Naturellement. L'affaire prend si mauvaise tournure... Il court des bruits si ridicules... Et ce juge d'instruction est-il absurde ! Quand d'Auseraie lui-même déclare que c'est un envieux de la gare du Nord.

Puis ils éclatèrent de rire, et ensemble :

—C'est bien amusant tout de même !

Et ils allaient bavarder encore, Jacqueline trottant fortement, se grottant de ne l'avoir pas fait une minute plus tôt. Oh ! ce secret

qui allait bientôt être le secret de tout le monde et que tout le monde s'efforçait si bien à dissimuler ! Oh ! la perpétuelle tromperie de cette société en laquelle elle avait tant cru !

Pour ne pas se trouver en face de ces deux hommes qui lui faisaient horreur, elle remonta vivement l'escalier et s'en alla par les dégagements de service.

Elle avait à peine revu son père, depuis le matin. Elle ne l'abandonnait pas, mais ne faisait que s'assurer qu'il ne manquait de rien ; elle ne s'installait plus au pied de son lit, elle ne l'accablait plus de son amour, et elle n'avait présenté aucune objection lorsque, pendant le déjeuner, sa mère lui avait répété :

—Tu iras voir ton frère et ta sœur cet après-midi. Je tiens absolument à ce que tu sortes.

Mais elle était si pâle, si chancelante, que son frère Robert l'accueillit par ces mots :

—Ma petite Jacqueline, faudra-t-il t'esquiver comme ça ? Isabelle, les dames du Sacré-Cœur s'inquièrent aussi. Et Isabelle parla de rentrer à la maison, pour remplacer sa sœur, pour veiller au moins une nuit. Les anciennes maîtresses de Jacqueline lui recommandèrent très sérieusement de se ménager, lui trouvèrent même de la fièvre, lui dirent qu'elle n'avait pas le droit de compromettre sa santé.

Et cela l'exaspérait d'être si faible, de ne pas être capable de mieux dissimuler une torture qu'elle ne pouvait avouer à personne.

—Si elles savaient, mon Dieu ! Si elles savaient ! murmurait-elle en elle-même.

En revenant aux Champs-Élysées, elle ne cessa pas de sangloter, à tel point que le cocher, un vieux serviteur, qui avait sauté de son siège pour lui ouvrir la portière, la surprit encore en larmes.

—Ah ! mademoiselle ! gémit-il, si c'est raisonnable de se mettre dans des états pareils !... maintenant, ça va plus de danger !

Jacqueline demeura un long moment au pied de l'escalier, honteuse de sa faiblesse. Elle n'avait pas le droit de pleurer, puisqu'elle n'en avait plus de motif, de motif valable.

Son père était hors de danger ; elle ne devait que sourire, manifester sa joie.

Elle passa par sa chambre, baigna un peu longuement son visage, et lorsqu'elle jugea que son char-
grin avait ostensiblement disparu,
elle voulut se rendre chez le blessé.

Mais la marquise était, comme en faction, dans la petite bibliothèque qui précédait la chambre de son mari. Et il fallut lui donner de longs détails sur Robert, sur Isabelle. Et Jacqueline sentait que sa mère aimait plus vivement ses plus jeunes enfants.

C'était pas la première fois que cette pensée cruelle lui venait, autrefois elle lui reprochait affreusement ; aujourd'hui elle l'acceptait comme une simple constatation.

—Mais, dit-elle, n'est-ce pas surprenant que celle mère aime tant son fils ? Elle aime, qui la lui permet, qui se permettait de la violer. Sa tendresse à elle n'avait-elle pas reçu une terrible atteinte, depuis qu'elle avait été ?

Lorsqu'elle eut répété les moindres phrases de Robert, d'Isabelle, elle voulut pénétrer chez le marquis.

Sa mère l'arrêta :

—Ces messieurs sont encore chez ton père.

—Ah ! fit-elle la voix glacée, ces messieurs ?

—Oui, le prince, M. Valadin... Ils avaient une foule de choses en train, qui ne peuvent se dénouer sans les indications de ton père.

—Et... vous ne craignez pas qu'un si long entretien ?

—Mon enfant, nous n'avons pas le droit de contrarier ton père.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et on entendit la voix du marquis :

—Alors, mon cher Zéran, priez Fonteroche de vous aider.

—Vous savez qu'il est absolument incapable de vous aider. Et qu'il n'en rendra compte de ce qu'il aura pu faire.

—Instinctivement, Jacqueline regarda sa mère.

La marquise ne broncha pas. Elle avait à peine revu son père, depuis le matin. Elle ne l'abandonnait pas, mais ne faisait que s'assurer qu'il ne manquait de rien ; elle ne s'installait plus au pied de son lit, elle ne l'accablait plus de son amour, et elle n'avait présenté aucune objection lorsque, pendant le déjeuner, sa mère lui avait répété :

—Tu iras voir ton frère et ta sœur cet après-midi. Je tiens absolument à ce que tu sortes.

Mais elle était si pâle, si chancelante, que son frère Robert l'accueillit par ces mots :

—Ma petite Jacqueline, faudra-t-il t'esquiver comme ça ? Isabelle, les dames du Sacré-Cœur s'inquièrent aussi. Et Isabelle parla de rentrer à la maison, pour remplacer sa sœur, pour veiller au moins une nuit. Les anciennes maîtresses de Jacqueline lui recommandèrent très sérieusement de se ménager, lui trouvèrent même de la fièvre, lui dirent qu'elle n'avait pas le droit de compromettre sa santé.

Et cela l'exaspérait d'être si faible, de ne pas être capable de mieux dissimuler une torture qu'elle ne pouvait avouer à personne.

—Si elles savaient, mon Dieu ! Si elles savaient ! murmurait-elle en elle-même.

En revenant aux Champs-Élysées, elle ne cessa pas de sangloter, à tel point que le cocher, un vieux serviteur, qui avait sauté de son siège pour lui ouvrir la portière, la surprit encore en larmes.

—Ah ! mademoiselle ! gémit-il, si c'est raisonnable de se mettre dans des états pareils !... maintenant, ça va plus de danger !

Jacqueline demeura un long moment au pied de l'escalier, honteuse de sa faiblesse. Elle n'avait pas le droit de pleurer, puisqu'elle n'en avait plus de motif, de motif valable.

Son père était hors de danger ; elle ne devait que sourire, manifester sa joie.

Elle passa par sa chambre, baigna un peu longuement son visage, et lorsqu'elle jugea que son char-
grin avait ostensiblement disparu,
elle voulut se rendre chez le blessé.

Mais la marquise était, comme en faction, dans la petite bibliothèque qui précédait la chambre de son mari. Et il fallut lui donner de longs détails sur Robert, sur Isabelle. Et Jacqueline sentait que sa mère aimait plus vivement ses plus jeunes enfants.

C'était pas la première fois que cette pensée cruelle lui venait, autrefois elle lui reprochait affreusement ; aujourd'hui elle l'acceptait comme une simple constatation.

—Mais, dit-elle, n'est-ce pas surprenant que celle mère aime tant son fils ? Elle aime, qui la lui permet, qui se permettait de la violer. Sa tendresse à elle n'avait-elle pas reçu une terrible atteinte, depuis qu'elle avait été ?

Lorsqu'elle eut répété les moindres phrases de Robert, d'Isabelle, elle voulut pénétrer chez le marquis.

Sa mère l'arrêta :

—Ces messieurs sont encore chez ton père.

—Ah ! fit-elle la voix glacée, ces messieurs ?

—Oui, le prince, M. Valadin... Ils avaient une foule de choses en train, qui ne peuvent se dénouer sans les indications de ton père.

—Et... vous ne craignez pas qu'un si long entretien ?

—Mon enfant, nous n'avons pas le droit de contrarier ton père.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et on entendit la voix du marquis :

—Alors, mon cher Zéran, priez Fonteroche de vous aider.

—Vous savez qu'il est absolument incapable de vous aider. Et qu'il n'en rendra compte de ce qu'il aura pu faire.

—Mais, dit-elle, n'est-ce pas surprenant que celle mère aime tant son fils ? Elle aime, qui la lui permet, qui se permettait de la violer. Sa tendresse à elle n'avait-elle pas reçu une terrible atteinte, depuis qu'elle avait été ?

Lorsqu'elle eut répété les moindres phrases de Robert, d'Isabelle, elle voulut pénétrer chez le marquis.

Sa mère l'arrêta :

—Ces messieurs sont encore chez ton père.

—Ah ! fit-elle la voix glacée, ces messieurs ?

—Oui, le prince, M. Valadin... Ils avaient une foule de choses en train, qui ne peuvent se dénouer sans les indications de ton père.

—Et... vous ne craignez pas qu'un si long entretien ?

—Mon enfant, nous n'avons pas le droit de contrarier ton père.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et on entendit la voix du marquis :

—Alors, mon cher Zéran, priez Fonteroche de vous aider.

—Vous savez qu'il est absolument incapable de vous aider. Et qu'il n'en rendra compte de ce qu'il aura pu faire.

—Mais, dit-elle, n'est-ce pas surprenant que celle mère aime tant son fils ? Elle aime, qui la lui permet, qui se permettait de la violer. Sa tendresse à elle n'avait-elle pas reçu une terrible atteinte, depuis qu'elle avait été ?

Lorsqu'elle eut répété les moindres phrases de Robert, d'Isabelle, elle voulut pénétrer chez le marquis.

Sa mère l'arrêta :

—Ces messieurs sont encore chez ton père.

—Ah ! fit-elle la voix glacée, ces messieurs ?

—Oui, le prince, M. Valadin... Ils avaient une foule de choses en train, qui ne peuvent se dénouer sans les indications de ton père.

—Et... vous ne craignez pas qu'un si long entretien ?

—Mon enfant, nous n'avons pas le droit de contrarier ton père.

En ce moment, la porte s'ouvrit, et on entendit la voix du marquis :

—Alors, mon cher Zéran, priez Fonteroche de vous aider.

—Vous savez qu'il est absolument incapable de vous aider. Et qu'il n'en rendra compte de ce qu'il aura pu faire.

—Mais, dit-elle, n'est-ce pas surprenant que celle mère aime tant son fils ? Elle aime, qui la lui permet, qui se permettait de la violer. Sa tendresse à elle n'avait-elle pas reçu une terrible atteinte, depuis qu'elle avait été ?

Lorsqu'elle eut répété les moindres phrases de Robert, d'Isabelle, elle voulut pénétrer chez le marquis.

Sa mère l'arrêta :

—Ces messieurs sont encore chez ton père.

—Oh ! père ! murmura-t-elle. Et elle l'embrassa longuement, l'aimant toujours presque autant, lui se sentant pour lui une indulgence qu'elle n'avait éprouvée pour sa mère.

Mais c'en était fini de son admiration instinctive, de cette vénération qui lui faisait placer son père au-dessus de tous les autres hommes.

—Elle le plaignait ! Et, sans se rendre compte de l'orgueil qu'il y avait dans une telle pensée, elle songeait qu'elle devait le racheter.

—Oh ! au lieu de se sacrifier à lui, puis-qu'il ne le voulait pas, qu'il la trouvait encombrante, elle menait une existence de dévouement aux autres, que Dieu mettra dans la balance lorsqu'il aura à juger son père.

Comment, dans quel ordre d'idées accomplirait-elle cela ? Elle ne savait pas encore ; mais elle était déjà bien décidée, en son esprit, qu'elle ne faisait plus partie de ce siècle, de cette société trompeuse qui ne lui avait causé que de si humiliantes souffrances.

—C'est que tu as très mauvaise mine, remarqua M. d'Auseraie, après l'avoir examiné un instant ; toute pâle, les traits tirés, les yeux excrémés de bistré.

—Ce n'est pas étonnant, après ce qu'elle fait. Nous n'aurions jamais dû permettre qu'elle veillât toutes les nuits.

Le marquis dit, avec une amable reconnaissance :

—Nous sommes tous si bien habitués à ce qu'elle soit la sœur de charité, la garde-malade de la maison !

—Une seconde, à ce mot de sœur de charité, la figure de Jacqueline s'illumina. Était-ce cela que Dieu attendait d'elle ?

Mais aussitôt, une atroce amertume plissa ses lèvres, parce que la marquise ajoutait :

—Nous lui redonnerons ses bonnes coutures avec les promenades, le tennis, les bals, tous les amusements que ce malheureux accident a interrompus.

Jacqueline allait protester qu'elle ne voulait plus d'aucune fête, qu'elle s'en était allée à la messe, et qu'elle n'avait plus rien à lui dire.

Mais le concierge vint annoncer que le cocher Bouffant demandait à être reçu par M. le marquis.

La marquise prononça avec un mélange de bienveillance et de dédain :

—Le cocher Bouffant !... Le pauvre diable vient chercher le prix de sa course.

—Et ses journées injustement passées en prison à cause de moi, ajouta le marquis à peu près aussi dédaigneux que sa femme, avez donc la bonté, ma chère amie, de le faire remettre vingt ou vingt-cinq louis.

—C'est que, dit le concierge, il a insisté pour dire qu'il tenait à être reçu par M. le marquis, parce qu'il dit comme ça, qu'il a quelque chose à dire à M. le marquis.

—Ah ! non ! fit celui-ci, avec un léger mouvement d'impatience et peut-être une nuance d'inquiétude, non, non.

Qu'on est relâché le pauvre homme, bien, mais que ce pauvre homme, père de la capiteuse petite Fère, vient le réclamer chez lui, c'était vraiment bien inutile, dans quelles dispositions arrivait-il ? Était-ce pour remercier le marquis de l'avoir fait remettre en liberté ?... Ou était-ce pour réclamer ?

—Qu'il vienne un autre jour, qu'on lui dise que je suis incapable de recevoir !

Il ne pouvait réellement pas l'entendre devant sa femme, devant sa fille. Même en admettant que le bonhomme ne fut pas dans de mauvaises intentions, il n'aurait qu'à lâcher quelque dote phrase, quelque allusion d'orgueil.

Aussi fut-il tout bouleversé lorsque Jacqueline, interpréta les paroles de son père comme si elles lui avaient été adressées, dit vivement :

—Je vais lui répondre cela, père. Et elle sortit de la chambre avant que le marquis et sa femme eussent eu le temps de prononcer un mot pour la retenir.

Elle avait agi, presque instinctivement, sous cette impulsion : — Il ne faut pas qu'il arrive à père !... Et il ne faut pas non plus qu'il se fâche, qu'il prononce une parole imprudente devant nos gens ! Et moi seule, moi qui suis bien tout, je peux empêcher un tel malheur !

Elle trouva Bouffant au pied de l'escalier ; il était tout éramois, serré dans sa houppelande bavoise, que la prison avait fripée. Il tremblait comme un homme qui a la fièvre. Il était partagé entre deux idées si contradictoires : la reconnaissance et la fureur ; mais celle-ci était moins violente, pourtant, puisqu'il ne venait qu'avec l'intention bien résolue de remercier.

—C'est pas la peine, ma petite demoiselle. Non, non !

Il la contempla deux ou trois minutes ; et elle était affreusement gênée, parce qu'elle devinait toutes les tortures de cet homme. Une des phrases de M. de Beaulieu tintait à ses oreilles : « Ce mari qui a perdu sa femme et sa fille depuis une quinzaine d'années et qui les retrouve tout à coup, l'une entremetteuse de son enfant, l'autre marchande de sourires... » Et cette marchande qu'elle avait en les baisers, les caresses de son père à elle.

Bonnefant, lui, avait le cœur tout serré de jalousie. Un moment, il détacha effrayamment cette belle jeune fille si pure, si chaste, il la détesta de la deviner bonne, aimante. Et il eut envie d'une vengeance atroce, de divulguer la vérité à cette créature qui devait ignorer même le mal. Mais il était bon. Il commença par se dire : — Est-ce qu'elle me com'prendrait ? Et puis : — Serait-ce juste ?

Il se reprit :

—Pas la peine, ma petite demoiselle. Pas la peine d'aller chercher de l'argent. J'aurais seulement voulu remercier M. votre père, qui m'a bien dit que c'était à lui que je devais ma mise en liberté. Il croit à mon innocence, malgré tout ce qu'aura pu lui raconter le juge... Et il a en raison, car je suis bien innocent, je vous le jure... C'est vrai que j'aurais eu des motifs de lui en vouloir, à votre père ; vous lui diriez ça, et il comprendrait il n'y a qu'à lire moi qui puissions nous comprendre là-dessus... Mais ces motifs, je ne les ai connus que deux jours après qu'on m'avait arrêté... J'étais donc bien innocent de la chose, et je le remercie de n'en avoir pas doute.

—Oh ! que Jacqueline avait souffert de ces paroles !... C'est vrai que j'aurais eu des motifs de lui en vouloir, à votre père... Certes, elle ne les respectait jamais au marquis. Mais elle demeura maîtresse d'elle-même et répliqua :

—Mon père, mon ami, n'a pour vous que de la reconnaissance ; il a dit plusieurs fois qu'il vous devait la vie. Et il est bien naturel, puisque vous avez perdu un certain nombre de jours de travail par sa faute, que vous préniez cette somme de cinq cents...

—Non, non ! déclara catégoriquement le cocher.

Il ne voulait rien accepter du marquis. Il n'était que bien peu chose, un simple cocher, presque un déclassé qui cachait son vrai nom, mais il n'en avait pas moins sa dignité d'homme, de père. Il lui aurait semblé, s'il avait reçu cet argent, qu'il profitait du libertinage de sa fille.

—J'ai mes raisons, mademoiselle ; je n'en veux pas.

Jacqueline insista, cependant : — Monsieur, la justice vous avait arrêté à tort, vous a causé un préjudice ; et elle ne vous donnera rien. C'est nous qui avons eu cause, indirectement, de votre ennu ; c'est à nous de le compenser... Vous avez peut-être une famille, des parents ?

Elle avait baïlé, bien timide-ment, cette dernière phrase.

—Et je me rappelle que vous avez dit que si vous étiez resté si tard dehors, ce soir-là, c'est que vous aviez spécialement besoin de gagner de l'argent. Est-ce vrai ?

Un petit picotement commençait à venir aux yeux de Bonnefant.

Il ne savait pas pourquoi, non vraiment, mais cette jeune demoiselle, qu'il avait voulu détester tout à l'heure, lui entraînait très facilement dans le cœur.

Il répondit, avec une mélancolie qui fut bien cruelle à Jacqueline : — Mademoiselle, je n'ai plus de famille, plus de parents.

—Quelques vieillards, peut-être ?

Il secoua la tête ; et une joie soudaine éclaira ses yeux.

—